

Olivier Chadoin : sociologue Eric Chauvier : anthropologue Claire Steimer : historienne



Entretien mené par David Chiesa

Les grands fleuves et estuaires, comme la Dordogne ou la Gironde, ont-ils joué un rôle dans notre culture, notre façon d'exister au monde ?

Eric Chauvier

J'ai commencé un texte sur le langage de l'estuaire, sur la présence des musiciens, sur votre présence et sur le rapport à la nature via le langage. C'est ma démarche en général d'approcher ça. Par le langage, reprendre une histoire, l'histoire de l'estuaire qui se divise en Dordogne et Garonne, qui est riche de cette histoire-là aussi. C'est un texte sur le rapport aux usages et au langage de cette étendue d'eau qui nous pré-existe, et que peut-être, votre présence a rappelé de cette façon-là. En tout cas comme moi je l'ai ressentie et c'est comme ça que je le travaille.

Olivier Chadoin

Moi ça m'évoque tout de suite un livre auquel j'ai songé pour sortir quelques citations, C'est le livre d'Élysée Reclus qui s'appelle « Histoire d'un ruisseau ». Ce livre assez inclassable, prend pour prétexte une réflexion sur l'eau, une réflexion sur le grand paysage, mais aussi une réflexion scientifique, poétique, qui articule beaucoup de choses en fait. C'est surtout ça que m'évoquait avec le recul, ce travail et notamment le travail qui a été fait sur la Dordogne et sur l'estuaire. Cette idée qu'à partir de ce paysage, ce paysage surface dont nous avons parlé l'autre jour, on pouvait y projeter beaucoup d'imaginaire. Un imaginaire historique, préhistorique, mais aussi un imaginaire sur : où va cette eau ? Que devient-elle ? Où va-t-elle se jeter ? Quel paysage ? Un paysage qui n'est jamais le même. D'où l'expression, on ne se baigne jamais dans la même eau. Moi ça m'évoque plutôt ça. Une espèce de permanence rassurante, et en même temps une permanence mouvante. C'est cette tension entre mouvements et permanence qui m'intéresse. C'est pour ça que je parle de paysage surface.

Claire Steimer

L'eau, les vallées, ce sont des milieux qu'on aborde traditionnellement à l'inventaire. Actuellement, on étudie la vallée de la Vézère, la vallée de l'Isle, ou encore celle de la Vienne. Alors pourquoi s'intéresse-t-on à ces territoires de l'eau ? Parce que l'implantation humaine est liée à la présence de l'eau comme axe de circulation mais aussi comme ressource, comme richesse. L'homme s'installe à proximité des voies d'eau, avec la volonté de maîtriser ces espaces, de les exploiter. Que ce soit pour le sel, pour la pêche, comme axe de communication, comme voie de circulation pour le commerce. Ce qu'on étudie, ce sont les liens entre l'homme et l'environnement au cours des siècles, et quelles traces on conserve de cette occupation humaine des bords de rivière, des bords d'estuaire. Comment décrypter et lire l'histoire du territoire ? On parlait de paysage-surface avec Olivier ; nous, on va creuser, pour identifier les strates d'occupation du territoire ; pas à la manière des archéologues mais à travers les archives et les vestiges conservés qui témoignent des modes d'habiter et de vivre le territoire. L'estuaire de la Gironde est perçu comme un espace sauvage alors qu'il est fortement anthropisé. L'homme a cherché à dompter les rivières et les fleuves, à les maîtriser avec la construction de digues, de moulins, de ports, de centrales nucléaires. Aujourd'hui, la perception des territoires de l'eau, des zones humides, notre rapport à l'eau change et entraîne une approche radicalement différente de ces milieux. Dans ces marais que l'on a drainés, les eaux reprendront bientôt leur droit ; c'est dans la nature et non plus dans les enrochements que l'on recherche aujourd'hui des réponses aux enjeux de l'érosion.

Dans quelle mesure des initiatives comme celles du UN s'inscrivent-elles dans une forme d'occupation de l'espace public ou d'espaces naturels comme le font d'autres habitants de cet espace ? Selon vous, y'a-t-il une légitimité à intervenir dans des espaces comme ceux-ci ? Et dans la même idée, en quoi notre façon de faire, d'improviser en lien avec des paysages aurait-elle une façon d'interagir avec l'environnement ? Pas au sens littéral, mais par analogie avec d'autres pratiques humaines ?

Eric Chauvier

Ça rejoint, ce que je suis en train de faire avec le texte. C'est l'idée que la pratique artistique s'oppose à la science par le fait qu'elle déconstruit. C'est ça qui m'intéresse et que j'essaie de tourner comme tel. L'expérience que j'ai vécue avec vous il y a bientôt un an au bord de l'estuaire, m'amène à une réflexion sur comment on peut déconstruire notre usage de l'estuaire ? Usage qui a été assez largement basé sur la domination, qui a servi de voie navigable depuis l'âge du bronze, après avec les gabarres... C'est des lieux où on guerroyait aussi... Donc il y a toute cette histoire qui est aussi un peu l'histoire humaine qu'on appelle anthropisation. Après, si on l'historicise, on se rend compte que c'est une brutalisation de la nature ! C'est même un problème annexe dans cette histoire ! Donc comment déconstruit-on tout ça ? La question du langage, elle est intéressante aussi parce que le langage va toujours performer. Il fait exister pour moi la pratique artistique et celle permet de retrouver du sens hors d'un sens établi, institutionnalisé, scientifié, rationalisé... C'est ce que j'ai trouvé intéressant dans votre démarche.

Claire Steimer

Votre démarche apporte du sensible. Dans ma démarche scientifique d'historienne, je recherche du sens, j'apporte de la connaissance. Votre approche est plus sensible : vous êtes libres de toute injonction, de toute maîtrise ou volonté de rationaliser le territoire. Vous avez une grande liberté d'intervenir dans des espaces, dont vous ne connaissez pas obligatoirement l'histoire. Ce sont des lieux laborieux, des lieux stratégiques militaires, des lieux de conflits d'usage, d'enjeux sociaux. Et vous apportez avec vos instruments beaucoup d'humanité, de sensibilité qui font écho à l'histoire des lieux.

Olivier Chadoin

Moi je le lis de manière assez théorique en fait. Mais ce qui me vient à l'esprit très directement, c'est la philosophie d'Harmut Rosa. Elle oppose accélération et résonance. Ce que nous raconte Hartmut Rosa, c'est qu'on est dans un monde d'accélération. Accélération technologique, accélération de nos temps de vie sociale, etc... Et qu'au fond pour ralentir, il faut à nouveau entrer en résonance. Je trouve en plus que c'est un terme qui va bien avec le travail musical. En résonance avec Le Monde, une nouvelle manière d'être au monde finalement. Une résonance qui nous met en relation avec ce Monde, mais dans l'idée que la relation au monde nous transforme l'un et l'autre. Qu'on soit dans cette idée de domestication, de conflit autour de la nature, qui nous place dans cette logique d'accélération qui était celle de la société technologique avancée, par exemple. Exploitation du fleuve par la centrale nucléaire, par les activités industrielles qui renvoient à une organisation de nos temps de vie, qui finalement finissent par nous dépasser. Et là tout à coup on s'arrête, on voit ce qui résonne. Ce sont des termes que je n'avais pas encore utilisés lorsqu'on avait fait Méandre(s) sur la Dordogne, mais c'est quelque chose que j'avais trouvé assez frappant. Cette recherche de résonance aussi, très directe, avec des musiciens, qui frappaient sur l'eau, sous un pont, qui allaient jouer à un endroit où tout à coup quelque chose pouvait revenir. Alors il y avait des interactions entre les musiciens, bien sûr, mais aussi des recherches d'interaction avec Le Monde et le musicien.

Le UN se définit lui-même comme un écosystème. Comment le concept d'orchestre-écosystème (dans le sens d'un ensemble d'être vivants qui vivent au sein d'un milieu ou d'un environnement spécifique et interagissent entre eux au sein de ce milieu et avec ce milieu), s'inscrit-il dans des pratiques culturelles et des formes de société existantes ?

Olivier Chadoin

Ce qui me surprend, c'est que c'est la première fois que j'entends à propos du UN, la définition d'écosystème. Je regardais, justement le texte que j'avais produit pour Méandre(S), et c'est pour ça que ça me surprend. Un écosystème suppose un ordonnancement. Je me souviens que j'avais titré « Faire des mondes et désordre sans pouvoir ». Il me semble que c'était une ligne assez forte du UN, cette idée qu'on déconstruisait, construisait, refaisait, mais qu'il n'y avait pas d'ordonnancement, de hiérarchie ou d'interdépendance comme c'est le cas dans un écosystème ou il y a une organisation des espèces dans l'environnement. Peut-être que ce qui me gêne aussi, c'est l'usage contemporain que l'on fait du terme d'écosystème qu'on trouve un peu partout maintenant, dès qu'il y a un collectif.

Claire Steimer

Il s'agit plus d'interactions et de connexions avec un milieu, sans rapports de hiérarchie ou sans hiérarchisation des relations. On ne sait plus trop ce que ça veut dire, c'est une sorte de jargon technocratique, il faudrait revoir l'étymologie du terme. Mais il faut surtout décroquer les rapports entre culture et nature, avoir une appréhension globale du milieu. Je me suis intéressée en priorité à matérialité de l'histoire en cherchant des traces tangibles. J'ai abordé l'estuaire par ses rives, puis en me tournant vers cette masse d'eau qui est la colonne vertébrale, le squelette du territoire avec son bassin hydrographique, ce chevelu hydrographique qui est connecté à l'estuaire. C'est là que tu comprends toutes ces interconnexions, cet écosystème, tu penses à l'amont, tu penses à l'aval, à toutes ces connexions avec le réseau d'eau douce qui est collecté par cet estuaire. Là, la notion d'écosystème prend du sens et une dimension beaucoup plus large, à l'échelle de la planète ; on est au niveau de notre écosystème planétaire.

Eric Chauvier

Le terme d'écosystème n'est pas très précis. C'est confondre le modèle et les usages. Cette idée d'écosystème, c'est très Descolien. Cette idée de concept qui recouvre des usages. Il y a une espèce d'injonction dans l'écosystème. L'être humain n'est pas un usager dans l'écosystème. On a toutes et tous nos rapports d'aliénation, de colère, nos récits de vie... Le risque, c'est de confondre le modèle,

ce qui est peut-être attendu comme une sorte d'idéal, mais qui n'est pas du tout calcificatoire. On ne peut pas comprendre les pratiques et les usages avec cet appareil théorique là à mon avis.

Olivier Chadoin

C'est suggestif, on comprend que c'est une interaction entre des organismes qui interagissent entre eux et un environnement. C'est très intuitif que je dis, mais j'avais le sentiment que la dimension problématique entre qu'est-ce que c'est qu'un collectif et un UN avec des individus qui peuvent avoir des pratiques improvisées qui s'articulent, qui peuvent se séparer, revenir, résonnait moins avec la notion d'écosystème.... Après comment le nommer ça reste une question. Pour le coup, là, avec le lien et les lieux ça marche. Après, aujourd'hui on l'entend beaucoup, et notamment dans le monde culturel. Dès qu'il y a un consultant qui veut vendre l'idée qu'on peut faire des choses ici parce que l'environnement est favorable et qu'il y a des acteurs qu'il a repéré, qu'il y a une carte, on va faire un écosystème ! Il y a des écosystèmes économiques, des écosystèmes culturels, c'est ce volet qui fait qu'il ne faudrait pas que cette expérience soit écrasée par cette vision néo-managériale mainstream.

Eric Chauvier

D'autant que pour moi, votre démarche, elle déconstruit. Aller vers ce genre de propagande finalement, c'est problématique. C'est en contradiction avec votre démarche. Total parle d'écosystème en Ouganda sans aucun problème !

Olivier Chadoin

Je comprends bien maintenant comment vous vouliez l'utiliser, le risque, c'est comment c'est entendu, c'est la réception du mot.

Comment une structure horizontale et non hiérarchique comme celle du UN peut-elle influencer et impulser d'autres formes de dynamique sociale ?

Eric Chauvier

C'est une question que je me suis posée après vous avoir suivi pendant une journée. C'est qu'évidemment, lors de cette relation que vous établissez, que nous établissons, car je m'inclus dans cette histoire sur une journée, on rencontre d'autres personnes qui vivent ce territoire. Là on est dans le blayais, on est sur une terre un peu dure où ça vote beaucoup Rassemblement National. Donc peut-être que l'on a croisé des personnes qui étaient dans cette approche-là, de désarroi, de colère, et je me suis posé la question, qu'est-ce qu'on leur a renvoyé ? J'ai vu autour des gens qui étaient étonnés, qui écarquillaient un peu les yeux. J'aime beaucoup ça. Je travaille beaucoup là-dessus aussi, avec notamment un architecte comme Christophe Hutin qui essaie d'amener des artistes dans des zones occupées par des classes populaires et il y a toujours une espèce de dissonance. Et cette dissonance, ce n'est pas que je vois les choses d'une façon négative, elle est intéressante à questionner je trouve. Et ce que vous avez apporté aussi, c'est cette espèce de questionnement un peu dissonant je pense. Pour les personnes qui occupent ce territoire, et il ne faut pas faire de généralité, mais qui ne tendent pas sur les préoccupations qui sont les vôtres, en terme, artistique, esthétique, politique. En termes de langage, l'écosystème, ce qu'on vient d'évoquer, c'est l'exemple type de mots, dont on se rend compte que sur ces territoires-là, dans cette France périphérique, ça ne marche pas très bien. Donc voilà, ça interroge, ça n'est pas négatif pour moi, mais ça dit quelque chose d'une fracture de classe dans ce pays.

Est-ce qu'une expérience artistique comme Méandre(s) ou Rivage(s) réinvente une sorte de rituel contemporain ?

Olivier Chadoin

Je ne sais pas si c'est la notion de rituel qui s'imposerait parce qu'elle suppose encore un ordonnancement. C'est peut-être ressenti de la sorte dans votre pratique, comme quelque chose de rituel au sens où il y a une distance respectueuse à l'expression de mère nature ou quelque chose du genre... Mais dans ce que tu dis là, ce que ça m'évoque très directement, ce sont les expériences qui sont faites actuellement par les préhistoriens, les archéologues qui travaillent avec des musiciens pour essayer de comprendre si finalement l'environnement de la grotte, et bien, on ne s'est pas complètement planté. Que ça n'est pas qu'un environ visuel, mais qu'elle aurait d'abord été choisie comme un environnement sonore. L'idée que tu aies mis la notion de rituelle, l'idée que le lien que nous pouvons opérer avec des lieux, passent aussi par des formes qui ne soient pas le visible mais aussi par des formes sonores, des formes de résonance que l'on choisit, avec lesquelles on a des affinités, avec lesquelles on se trouve bien, tout cela peut effectivement installer des formes de ritualisation dans nos rapports au lieu.

Eric Chauvier

Je partage aussi ce que dit Olivier finalement je me demande même si finalement, le rituel qui est toujours basé sur des habitudes qui font du sens, (c'est la définition du rituel, en tout cas en anthropologie). Là j'ai l'impression (alors pour vous c'est une habitude) mais comme on parle aussi ici, de ces rapports aux populations locales, ça n'est pas exactement du rituel. C'est même l'opposé du rituel. Harold Garfinkel, un sociologue appelait ça les expériences de perturbations (les blushing experiences). Moi je le vois un peu comme ça, c'est-à-dire que ça va révéler l'implicite aussi de ce monde social. Pour moi, c'est plus un dispositif de savoir qui va dé-ritualiser, révéler l'implicite d'un territoire. Donc pour vous, rituel, sans doute, mais pour ce que ça produit, j'ai envie de dire non.

Claire Steimer

Un rituel peut paraître codifié, je ne sais pas si votre démarche rentre vraiment dans des codes. Dans rituel, il y a rite, ça me fait penser au rite de passage dans la vie sociale, des rites culturels, mais je ne suis pas sûre que cela corresponde à votre démarche.

Comment les concepts d'improvisation, de collectif peuvent-ils résonner avec des pratiques contemporaines dans d'autres disciplines ?

Claire Steimer

Ce qui m'intéresse, c'est l'apport du sensible. En tant que scientifique, on nous reproche souvent d'être des machines, d'appliquer une méthodologie. En participant à votre approche sensible, ça me permet de faire un pas de côté, de me donner aussi cette liberté, parce que votre démarche est d'une liberté folle. Cette collaboration est précieuse parce que vos projets artistiques nous permettent de rendre sensible l'histoire et des connaissances qui ne sont pas faciles à transmettre ; notre méthodologie est sans doute perçue comme étant trop complexe et on a du mal à toucher un public large. En associant nos recherches à une démarche artistique, on peut mettre en récit avec un autre médium les éléments de connaissance sur le patrimoine. On travaille notamment avec des photographes ou des vidéastes. Le patrimoine répond à un enjeu social : il s'agit aussi pour nous professionnels d'être plus à l'écoute des citoyens pour comprendre ce qui fait patrimoine pour eux ; c'est le principe des droits culturels : on cherche donc à associer les citoyens pour les rendre acteurs de la conservation du patrimoine. La création, l'art permettent de transmettre et de toucher d'une autre façon qu'un livre tel que nous l'avons publié sur l'estuaire peut le faire.

Eric Chauvier

Merci pour ce que vient de dire Claire. Ça rejoint peut-être les démarches qu'on appelle « Recherches et création » aujourd'hui. Je participe à une mission du ministère de l'environnement sur les grands incendies de 2022, ça s'appelle « La Pluie et les Cendres » ça descend de Landiras et ça va jusqu'au bassin d'Arcachon. Et certains de mes anciens étudiants nantais sont partis dans un projet « Recherche et création » qui n'est pas sans lien avec ce que vous faites. C'est-à-dire traverser un territoire (avec pour eux, une démarche plutôt vidéaste et photographique), et de croiser une transmission de savoir, de récolter des informations et de travailler et participer indirectement à une dimension de recherche. Je pense que l'art, les happenings, tout ça nous dit quelque chose sur le monde : cette dimension intrinsèque de l'art et du savoir.

Olivier Chadoin

Je ne vais pas être super original par rapport à ce que j'avais proposé comme lecture sur Méandre(s). Il y a une chose que j'avais pointé et qui me semble importante. Là, Eric, tu viens de parler de recherche et création, je pense que c'est bien le mot recherche qu'il faut garder. Ce qui s'illustre je trouve, à travers ce que font les musiciens et les musiciennes, c'est aussi ce que nous nous faisons quand on fait de la recherche et pas de la science. Parce que la science, c'est quand c'est posé et plus ou moins acquis. Il faut continuer à l'interroger pour démolir, reconfigurer, c'est la succession des paradigmes... Donc on est bien dans de la recherche plutôt que de la science. Moi ça m'évoque surtout qu'il y a sans doute plus de force à faire émerger des questions. Oui on peut faire un livre excellent pour dénoncer les situations sociales, les documenter, mais il n'aura jamais autant de force que la négativité qu'il peut y avoir dans une œuvre dans la mesure où elle fait partir les choses en fabriquant l'interrogation chez le spectateur plutôt que lui proposer le résultat. La vertu, c'est faire que ce surgissement fasse émerger les questionnements. C'est une question que m'avait évoqué le travail du UN qui est une question directement sociologique et qu'il est possible de voir quand on les voit jouer, c'est au fond la question basique des sociologues : comment fait-on pour vivre ensemble tout en restant libre chacun ? Elle me semble très bien illustrée par le travail du UN, comment fait-on pour faire orchestre ensemble tout en restant libre musicien chacun ? Parce que sinon on rentre effectivement dans ce que tu disais David, dans des formes de ritualisation, des rites de la vie quotidiennes. Et ça c'est ce que développe Erving Goffman (sociologue) avec ce qu'il appelle les rites d'interaction qui sont ce qui nous permet de collaborer régulièrement mais qui peuvent figer aussi. S'il y a une force qu'on peut partager avec votre démarche et qui peut être respirante aussi pour nos démarches, c'est cette idée que dans cet inattendu, il y a une manière de faire que ce soit le spectateur qui se pose la question plutôt qu'apporter la réponse. La question essentielle, c'est d'arriver à mettre de côté la question de la fonction et de l'utilité qui nous est aussi souvent posé à nous aussi scientifiques : la sociologie à quoi ça sert ? Ce à quoi je réponds souvent, il faut d'abord poser la question : qui elle sert ? Poser la question de à quoi ça sert, c'est peut-être déjà savoir si elle devrait servir des intérêts, ce que je ne crois pas.

Ces expériences peuvent-elles selon vous, transformer la manière dont les habitants perçoivent leur territoire ou leur patrimoine, et si c'est le cas, quels axes devraient être déployés par les institutions pour que cela puisse être favorisé ?

Olivier Chadoin

Cela rejoint les remarques que nous avons fait tout à l'heure sur le retour aux habitants, du public ou non public, public surprise... J'aurais tendance à penser que le In Situ fonctionne très bien. Effectivement, c'est compliqué car ça ne répond certainement pas aux institutions et à leurs tableaux d'évaluation de quel public vous avez touché mais ça c'est une autre question. J'aurais tendance à penser que le croisement des esthétiques continue de fonctionner. Pourquoi pas une restitution de Méandre(s) ou de Rivage(s) lors de la fête des vendanges ou de la fête du pain pour voir ce que ça donne ? Parce qu'il y a là un croisement inattendu. Et là encore, plutôt que de constituer le public

attendu, on va là où il ne serait pas, pour justement aller le chercher. Ce sont des croisements esthétiques improbables ! Cela nécessite de re-questionner la notion de pratique culturelle. La pratique culturelle, ça n'est pas forcément le bon auditeur qui est devant les artistes, attentif... Il faut qu'il puisse aller boire un coup, critiquer, poser des questions autour de la pratique culturelle. Il peut y avoir plein d'autres pratiques sur les pratiques sociales ordinaires.

Eric Chauvier

Je vais aussi un peu dans ce sens. D'abord sur ces territoires-là. Il y a aussi des personnes qui ont quitté la métropole et qui ont (et c'est un peu Bourdieusien ce que je vais dire) le capital culturel pour comprendre ce que vous faites. Car il y a une espèce de déstabilisation pour quelqu'un qui n'a pas les éléments culturels pour rentrer dans ce que vous proposez. Je pense qu'il serait intéressant qu'il y ait une sorte de fédération de ces personnes qui sont dans le péri-métropolitain et qui sont sensibles à vos démarches. Par la méthode de proche en proche... Ça draine comme ça d'autres personnes à s'agréger et à créer finalement un public. Il ne faut pas tomber dans le binarisme que la métropole c'est la culture et qu'aux portes des métropoles, il n'y a plus que des gens qui votent Rassemblement National, c'est quand même plus compliqué que ça.

Olivier Chadoin

Moi je pense, (tu vois Eric, et je suis le premier des Bourdieusiens) qu'il ne faut pas sous-estimer non plus des capacités d'acteurs à aller vers ce genre de défi, même si je suis d'accord avec toi, sur ces territoires là c'est très compliqué. Parce qu'il y a la question politique qui s'en mêle et qu'il y a dans les parties d'extrême droite qui irriguent ces territoires, un anti-intellectualisme, un anti-culture, et un discours qui oppose les métropoles. Il y a quand même des situations d'inattendus, de surprises ou quand les gens sont confrontés à des esthétiques inattendues, se laissent attraper, parce que ce n'était pas le lieu. À condition d'accepter aussi qu'il y ait d'autres pratiques autour, ce que je disais tout à l'heure, que ça ne soit pas une pratique exclusive, attendue... Que tout n'est pas foutu quoi !

Eric Chauvier

C'est ce que je voulais dire ! Il y a une appétence, mais après ça dépend de comment tout ça est mis en scène. C'est-à-dire que ça peut être mis en scène pour que les seuls éléments saillants du public qui sont dissonants ou qui s'interrogent, qui ne sont pas positifs émergent. Mais on peut aussi le tourner autrement, de façon à aller chercher les personnes que tu évoques, j'en suis certain. En tant qu'anthropologue, je ne peux pas faire des binarismes. C'est évident qu'il y a des personnes qui ont ces positions et ces envies.

Olivier Chadoin

Je pense que la question finalement, c'est comment ne pas être exclusif. Ne pas simplement provoquer ce sentiment dû : c'est pas pour moi parce que je ne comprends pas.